DISSERTATION

N° 283.

SUR

L'AMÉNORRHÉE;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 14 décembre 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR PIERRE-FRANÇOIS-LOUIS MENEBOO, de Steene,

Département du Nord;

Bachelier ès-lettres de la Faculté de Paris; ex-Chirurgien du dixième régiment d'infanterie légère.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT, *Président.*
M. PELLETAN, *Examinateur.*
M. PERCY.
M. PINEL, *Examinateur.*
M. RICHARD, *Examinateur.*
M. THILLAYE, *Examinateur.*
M. DES GENETTES, *Examinateur.*
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA MÈRE.

O et præsidium, et dulce decus meum!

A MONSIEUR

LE BARON COPPENS,

Ancien Procureur du Roi à l'amirauté de Dunkerque; ex-Membre de la Chambre des Députés; Membre du Conseil-général du département du Nord; Chevalier de la Légion-d'Honneur.

Daignez agréer le premier fruit de mes études médicales comme un témoignage de respect et de reconnaissance; vos bontés et vos attentions ont été sans bornes, et il me sera flatteur d'en conserver toute ma vie le souvenir.

P. F. L. MENEBOO.

DISSERTATION

SUR

L'AMÉNORRHÉE.

Réflexions préliminaires sur la Menstruation et son influence sur la santé de la femme.

Avant l'époque importante de la puberté, les filles diffèrent peu des garçons. Les caractères qui les séparent, soit sous le rapport des traits et de l'expression de la figure, soit sous celui de certaines proportions de diverses parties du corps, soit sous celui de la vigueur et de la grâce des formes et du maintien, n'existent pas encore, ou ne présentent que des nuances bien peu prononcées.

Chez les uns et chez les autres, les principaux organes ne possèdent qu'une vie pour ainsi dire individuelle et concentrée, et ne jouissent pas encore de la vie expansive, ou, si l'on veut, de ce dépôt de surabondance vitale qui doit assurer la propagation et la conservation de l'espèce.

Chez les uns et chez les autres, les organes chargés de l'importante fonction de la reproduction, et qui doivent constituer essentiellement les différences, sont encore endormis. Ces organes

ne vivent qu'à la manière des graines avant la germination ; de même que le poumon ne commence à vivre d'une manière active qu'après la naissance et la respiration de l'enfant, de même les organes sexuels, et l'utérus en particulier, ne prennent une part active à la vie générale qu'après la puberté.

Mais à l'âge de douze à quatorze ans tout change. Chez les filles, les organes sexuels, qui ne jouissaient que d'une vie végétative, et qui, restés étrangers au consensus et à la synergie vitale, semblaient oubliés par la nature, se réveillent tout à coup ; ils n'avaient eu jusque-là qu'une existence fort secondaire ; maintenant ils tendent à appeler vers eux tous les efforts ; ils accaparent pour eux toutes les forces, maîtrisent toutes les puissances de la vie, irradient l'excès de leur activité sur toutes les autres parties, influent sur toutes les autres fonctions, et président pour ainsi dire à tous les phénomènes de l'économie.

Ce réveil imprime une nouvelle vie à tout l'organisme, ou plutôt il est le véritable complément de la vie elle-même.

Alors tous les systèmes d'organes reçoivent une impulsion qui favorise leur entier développement, et, par une juste compensation, ils portent aux organes génitaux le tribut de leur force nouvelle, et de ce consensus général résulte une véritable révolution qui doit influer sur tous les phénomènes subséquens de la vie.

En effet, jusqu'à ce que le parfait équilibre que cette crise tend à produire soit établi, les jeunes impubères éprouvent des modifications, et même des dérangemens proportionnés aux obstacles que la nature rencontre dans l'exécution de ses desseins.

Ne devant nous occuper ici que de ce qui peut être relatif à la femme, nous remarquerons qu'à cette époque de la puberté la jeune fille devient d'elle-même plus modeste et plus réservée ; elle perd une partie de l'insouciante et folâtre gaîté qui caractérise son enfance ; elle devient rêveuse ; elle cherche la solitude ; des ca-

prices, des inégalités d'humeur affligent ceux qui l'entourent ; dans un moment elle se livre à des éclairs de gaîté ; dans un autre, des larmes involontaires coulent de ses yeux. Sans objet fixe, sans goût déterminé, elle soupire et paroît désirer quelque chose qui lui manque et qu'elle ne peut définir ; elle se cherche et s'ignore ; tour à tour calme et agitée, son teint à chaque instant s'anime et se décolore.

Tantôt une constriction précordiale comprime et suspend toutes les fonctions, tantôt le sein se gonfle ; des palpitations vives s'y succèdent avec rapidité ; elles décèlent le tumulte des sensations et des désirs ; quelquefois l'âme fatiguée se concentre et cherche pour ainsi dire à se soustraire à toutes les impressions extérieures, et bientôt après, avide de jouissances inconnues, elle s'élance au-devant des sensations.

Alors les membres de la jeune fille se moulent et s'arrondissent ; la poitrine se dilate et se pare avec orgueil du développement des seins, les poumons achèvent de s'épanouir, la voix acquiert alors, par une singulière combinaison, et plus d'éclat et plus de douceur ; la taille se dessine avec grâce, le bassin s'évase et s'élargit en arrondissant ses parties antérieures. Par une suite nécessaire de ce mouvement, l'articulation du fémur est rejetée plus en arrière ; ce qui donne aux femmes la démarche qui leur est propre, et qui seule suffirait pour les déceler dans leurs déguisemens.

La force impulsive du cœur augmente ; elle imprime à la circulation générale plus d'énergie, l'activité des vaisseaux capillaires s'accroît, la peau s'anime, le teint se colore, des poils se développent sur des parties nouvelles ; le tissu cellulaire, arrosé d'une plus grande quantité de sucs, se gonfle, se remplit, fait disparaître ainsi toutes les inégalités musculaires, et favorise cette moelleuse rondeur des formes que l'on considère comme un des premiers élémens de la beauté.

Si toutes ces modifications s'opèrent avec calme, si elles se succèdent avec ordre, et que la nature ne rencontre dans le déve-

loppement de ses forces et dans l'exécution de ses desseins aucun obstacle dont elle ne puisse triompher, le complément de la révolution nubile s'annonce par un écoulement de matière fluide blanchâtre, la tuméfaction des parties sexuelles, le développement du clitoris, la distension de l'hymen, la sensibilité et même le prurit du vagin ; et bientôt à ces signes précurseurs de la première apparition de l'écoulement sanguin succède cet écoulement lui-même, qui revient périodiquement, et qui n'est autre chose que l'expression et la décharge d'une exubérance de vie, dont les organes de la génération sont destinés à recevoir le dépôt précieux pour un temps plus ou moins long.

Alors la révolution est consommée, le calme s'établit, les maladies de l'adolescence se dissipent, la santé offre plus de consistance, et la femme enfin présente pour ainsi dire un être nouveau; telle est alors la fleur qui sort éclatante et parfumée des enveloppes humides de son calice pour présider aux noces et à la régénération de la plante. La femme, à l'aurore de la puberté, appelée à l'acte sublime de la régénération de l'homme, sort des enveloppes de l'enfance parée de tous les attraits, réunissant à l'élégance des formes la grâce des mouvemens, la séduction enchanteresse de la voix, la fraîcheur du teint, la richesse du coloris, et fait briller enfin avec éclat tous les charmes si puissans de la beauté.

« Tout s'anime alors chez la femme, dit *Roussel*, ses yeux, auparavant muets, acquièrent de l'éclat et de l'expression, tout ce que les grâces naïves et légères ont de piquant, tout ce que la jeunesse a de fraîcheur brille dans sa personne ; de ce nouvel état il résulte en elle une abondance de vie qui cherche à se répandre, à se communiquer; elle est avertie de ce besoin par de tendres inquiétudes, et par des élans qui ne sont que la voix tyrannique et douce de la volupté. Pour intéresser puissamment toute la nature à sa situation, elle semble appeler les plaisirs à son secours : alors tout s'empresse, tout vole au-devant de la

beauté pour la servir ou briguer le bonheur de recevoir ses chaines. »

Mais malheureusement il n'en est pas toujours ainsi : l'excitation nouvelle que la puberté imprime aux organes sexuels en y portant de nouvelles forces, y développe de nouveaux besoins, et y détermine quelquefois des troubles profonds.

La première apparition du flux menstruel est donc avec raison considérée chez les filles comme la circonstance la plus importante de la crise de la puberté. Mais elle n'est point la cause de cette crise, elle en est l'effet et le complément, et pour ainsi dire apporte la preuve de l'heureuse terminaison de cette révolution. En effet, les modifications qu'amène la puberté peuvent être opérées ; l'utérus peut être parvenu au degré d'activité qui le rend apte à tous les phénomènes de la reproduction sans avoir pu donner au-dehors la preuve de cette disposition par l'apparition du flux menstruel ; et c'est ainsi que quelques femmes sont devenues enceintes avant d'avoir été réglées.

Il est si vrai d'ailleurs que l'écoulement menstruel est exclusivement dû à la fluxion que détermine vers l'utérus le besoin d'activité de cet organe, qu'il ne commence qu'à l'âge où il est appelé à remplir ses importantes fonctions, et qu'il cesse à l'époque où la nature le condamne au repos.

Mais d'un autre côté l'effet est ici tellement lié à la cause, et le libre écoulement menstruel est une conséquence tellement rigoureuse de la puberté chez les filles, qu'il est chez elles une condition indispensable de la santé. Sans la menstruation, a dit *Roussel*, la beauté ne naît point ou s'efface, l'ordre des mouvemens vitaux s'altère, l'âme tombe dans la langueur et le corps dans le dépérissement.

En effet, l'exhalation menstruelle peut ne point être considérée comme une action purement locale, si son existence et sa régularité attestent que l'utérus jouit de la plénitude de ses facultés, et exécute librement toutes les fonctions qu'il est appelé à remplir.

Sa suppression annonce le trouble des fonctions de cette partie, dont l'activité, étroitement liée à celle de tous les autres organes, ne peut être suspendue ni dérangée sans produire à la fin un désordre général.

De ce principe incontestable, et sur lequel aucune controverse raisonnable ne peut être admise, il résulte que le défaut de menstruation ou l'aménorrhée est chez les femmes la source la plus féconde et la cause la plus puissante de toutes les maladies qui les accablent.

Nous allons donc nous occuper de ce dérangement, et, pour y mettre un peu de méthode, nous diviserons notre travail de la manière suivante.

Nous considérerons d'abord l'aménorrhée en général, et sous le rapport de son acception étymologique.

Nous l'envisagerons ensuite sous trois points de vue différens.

Dans le premier, nous l'examinerons sous le rapport de la non-apparition des règles, désignées sous le nom de *rétention.*

Dans le second, nous nous attacherons à l'exposition des principaux phénomènes qui accompagnent les suppressions momentanées.

Dans le troisième, nous jeterons un coup-d'œil sur ceux qui suivent la cessation définitive.

Dans chacune de ces divisions, nous rechercherons les causes les plus communes des dérangemens qui frappent nos regards, et la découverte de ces causes nous conduira nécessairement à celle des moyens les plus rationnels et les plus efficaces pour en triompher.

Aménorrhée en général.

Le mot *aménorrhée* dérive de trois mots grecs, de α, *privatif,* de μεν, μενος, *mois*, et de ρεω, *je coule.*

L'aménorrhée doit donc être définie, non la suppression, mais l'absence du flux menstruel chez la femme à l'époque de la puberté;

car cette disposition peut exister *pathologiquement* avant aucune apparition de l'écoulement.

D'après cette définition, il convient de diviser l'histoire de l'aménorrhée et de distinguer le flux menstruel :

1.° Comme n'ayant point encore paru ;

2.° Comme ayant été momentanément supprimé ;

3.° Comme ayant été définitivement supprimé par une cause accidentelle quelconque ;

4.° Enfin comme ayant naturellement cessé.

Retards de la première apparition du Flux menstruel ou Aménorrhée par rétention.

Dans les climats tempérés, les changemens produits par la puberté s'annoncent, chez les filles, vers l'âge de douze à quatorze ans ; cependant il convient d'ajouter que, mille causes diverses pouvant avancer ou retarder, précipiter ou arrêter la marche de cette importante révolution, elle peut et doit même, sous l'influence d'un certain concours de circonstances, arriver beaucoup plus tôt chez les unes, se faire attendre plus ou moins long-temps chez les autres, procéder quelquefois avec autant d'ordre que de calme ; d'autres fois ne marcher que par secousses, présenter de longues interruptions, et s'accompagner de désordres plus ou moins violens.

« Il n'est point étonnant, dit M. *Virey*, qu'une disposition nerveuse très-prononcée et la rapidité du développement amène une puberté précoce chez les méridionaux. Les femmes à peine sorties de l'enfance y deviennent mères ; mais, semblables à ces fleurs hâtives que l'ardeur de l'été fait éclore et fane en un jour, elles perdent de bonne heure la faculté d'engendrer, et passent presque subitement de leur aurore à leur déclin. *Citiùs pubescunt, citiùs senescunt.* Aussi les pays chauds semblent-ils être le dépôt de la vieillesse du genre humain. »

Les femmes du nord sont au contraire plus tard, mais aussi

plus long-temps et plus régulièrement réglées. Il en résulte qu'elles sont plus fécondes, et mettent au monde des enfans mieux portans et plus vigoureux. Quelques auteurs assurent que les Suédoises ont assez communément de dix à douze enfans, et qu'il n'est pas rare qu'elles en fassent jusqu'à trente.

Tout ce qui pourra donc agir en élevant l'excitabilité nerveuse sera directement propre à favoriser la précocité de la puberté et de la menstruation. Ainsi une disposition originelle, sanguine, pléthorique ou à la fois lymphatique et nerveuse, les climats méridionaux, l'influence solaire, l'élévation habituelle de la température, l'abondance de la nourriture, la succulence des mets, l'usage de certaines préparations échauffantes, celui du café, de substances aromatiques, des parfums, une indolence habituelle, le repos du corps, l'activité de l'esprit, l'exaltation morale, surtout mise en jeu par la lecture des romans, livres pernicieux qui enflamment l'imagination, et dont les plus moraux même, en leur donnant des leçons de vertu, laissent presque toujours en elles l'empreinte du vice; ou par des conversations licencieuses, les spectacles, la vue répétée d'images voluptueuses, des tableaux lascifs, le séjour des villes, la société des hommes, l'exercice de la danse, si puissant sur l'imagination, l'abus des plaisirs même innocens, et principalement le coupable usage des plaisirs solitaires; telle est la série des causes les plus susceptibles de hâter la crise de la puberté. *Quæ lascivæ sunt et à Veneris imaginibus deditæ temporiùs prorumpunt menses quam hirsutis, gracilibus, castis, pudicis et à virorum consortio remotis.* (*Roderic à Castro.*)

Une faiblesse originelle, une constitution grêle, une texture molle, une chevelure blonde, un tempérament lymphatique, des affections héréditaires, une diathèse scrophuleuse, rachitique, la misère, le défaut de nourriture, ou l'usage d'alimens indigestes et de mauvais choix, le calme de l'esprit, le sommeil de l'imagination ou l'influence exclusive d'affections tristes, l'exercice du corps porté jusqu'à la fatigue; et, sous ce rapport, l'habitude

travaux pénibles, une température froide, une habitation basse et humide, telles sont au contraire les circonstances diverses, susceptibles de retarder et de contrarier cette importante révolution.

Ainsi les filles de l'Ethiopie, de l'Egypte, de l'Inde, de la Turquie, et en général de tous les pays qui avoisinent l'équateur, sont réglées à l'âge de neuf à dix ans, et même plus tôt; tandis que dans le nord, en Suède, en Danemarck, en Norwége, en Russie, etc., la menstruation n'a lieu qu'à l'âge de dix-huit à vingt ans.

Dans les villes, et surtout dans les grandes villes, où se trouvent rassemblées toutes les circonstances propres à augmenter l'excitabilité nerveuse et l'exaltation morale, ces jeunes filles sont, toutes choses égales d'ailleurs, plus tôt soumises aux périodes menstruelles que les jeunes paysannes des campagnes environnantes. Il y a plus : on remarque que des différences notables s'établissent quelquefois dans la même contrée, et qu'elles ne peuvent être expliquées que par l'existence de quelques hautes montagnes qui privent une partie du pays de l'influence vivifiante des rayons solaires, et garantit l'autre du souffle contraire des vents froids et humides.

Il ne faut pas croire cependant que le concours de toutes les causes excitantes que nous avons énumérées plus haut soit bien susceptible d'assurer la marche régulière de la puberté, et encore moins de favoriser l'heureux établissement de l'évacuation menstruelle que nous avons déclaré en être le complément et la terminaison.

En effet, si la constitution de la jeune personne n'est point parfaitement en rapport avec la puissance et la réunion des causes qui l'excitent et la tourmentent, si le système sensitif l'emporte sur le système musculaire, l'excitation est bientôt outre mesure; au lieu de donner naissance à des mouvemens calmes et salutaires, elle produit des secousses désordonnées, une constric-

tion permanente et un orgasme fatigant. La vie pèche par excès d'action, et détermine des accidens nombreux que nous aurons bientôt occasion d'examiner, et qui sont plus ou moins promptement suivis de l'effrayante série des affections convulsives et hystériques, des vésanies, etc. Si au contraire toutes les causes débilitantes que nous avons également indiquées se reunissent sur une jeune fille originellement faible, les efforts de la nature seront aussi impuissans qu'ils auront été tardifs. On apercevra bien ses mouvemens, son intention ; mais au lieu de voir arriver l'heureux résultat qu'on devait attendre de ce travail, il ne sera suivi que de désordres qui, pour être moins violens peut-être que ceux causés par la première disposition, n'en seront pas moins beaucoup plus funestes, si l'art ne s'empresse pas de venir ici au secours de l'organisme, qui pèche par défaut absolu de puissance, et dont la fatigue amenera bientôt la chlorose, l'adynamie générale, les engorgemens, les obstructions, les squirrhosités, les infiltrations, les hydropisies, et souvent la mort.

Une autre cause toute particulière s'oppose à la première apparition des règles ; et nous devons d'autant moins la passer sous silence, que, bien qu'il soit facile d'en triompher, elle a souvent été méconnue, et quelquefois donné naissance à des conjectures injurieuses pour l'innocence, d'ailleurs non équivoque, des jeunes personnes qui en étaient le sujet. Nous voulons parler de l'imperforation du vagin, ou par l'intégrité de la membrane de l'hymen, ou par la réunion des lèvres de la vulve, de manière à ne laisser libre que le méat urinaire.

Cette cause d'aménorrhée, que l'on peut faire disparaître aussitôt qu'on en a reconnu l'existence, n'agit pas d'une manière directe sur la marche de la puberté ; le développement de celle-ci est consommé, le flux menstruel lui-même est parfaitement établi, lorsqu'on s'aperçoit de sa rétention dans la capacité utérine et dans le vagin ; mais alors cette rétention donne lieu à des symptômes qui font reconnaître la nature du dérangement, et à des ac-

cidens qu'il faut s'empresser de faire disparaître. D'abord les jeunes personnes éprouvent dans les reins des tiraillemens douloureux, un sentiment de pesanteur dans le bassin, l'engourdissement des membres inférieurs, la région hypogastrique ou suspubienne se gonfle à mesure que les périodes menstruelles se répètent, et l'accroissement de ce gonflement se fait comme par saccades et par accès correspondans à ces époques, d'ailleurs constatées par le développement des divers symptômes qui accompagnent et signalent généralement chez les autres femmes l'exhalation utérine. Les jeunes personnes éprouvent aussi des vertiges, des coliques et des tranchées périodiques. Le volume considérable de l'utérus, distendu par la quantité de sang retenu, finit par comprimer la vessie et le rectum, et cause des rétentions d'urine et des constipations opiniâtres. Enfin la membrane de l'hymen, poussée au-dehors par le liquide, à la sortie duquel elle s'oppose, fait saillie hors des lèvres, et présente une tumeur plus ou moins volumineuse de la forme d'un œuf.

Cet état, nous le répétons, a souvent fait soupçonner la sagesse des jeunes personnes, et l'augmentation du volume du ventre a quelquefois fait supposer une grossesse; mais, dans le cas de grossesse, le libre écoulement des règles a le plus souvent précédé la conception; et, dans le cas de rétention, jamais aucune évacuation n'a existé, à moins que l'occlusion vaginale, au lieu d'être congéniale, ne fût accidentelle ou postérieure aux premières évacuations; d'un autre côté, dans la grossesse, le ventre présente les inégalités du corps de l'enfant; à une certaine époque, on en peut facilement distinguer les mouvemens, et dans la rétention des règles, au contraire, la tuméfaction de l'abdomen est lisse, ovoïde, uniforme, et l'on ne distingue aucun mouvement. Enfin, dans la rétention, le doigt, présenté à l'orifice du vagin, y rencontre la tumeur ovoïde dont nous avons parlé fermant entièrement ce conduit, et cette dernière remarque, tranchante et décisive, ne laisse plus aucun doute sur la nature du mal et les moyens propres à le

faire cesser à l'instant. Nous devons ajouter cependant que l'obstacle à la sortie du sang n'est pas toujours dû à l'imperforation de l'hymen et à l'occlusion du vagin. Quelquefois la difficulté est placée plus haut ; tantôt elle est due à l'agglutination et à l'adhérence de ses parois. Quelquefois elle résulte de l'imperforation de l'utérus, dont l'orifice est exactement fermé par une membrane, un tubercule, une excroissance, un squirrhe du col utérin.

Ces cas présentent un diagnostic plus difficile, mais dont le secours du toucher fournit encore le moyen de triompher.

On trouve dans les Transactions philosophiques (année 1793) l'observation d'une femme dont les parois du vagin s'agglutinèrent si exactement après un accouchement de deux enfans, que les règles cessèrent de couler pendant l'espace de huit mois, et qu'à cette époque une rétention d'urine ayant déterminé à faire cesser l'adhérence par une incision, la femme fut guérie en un moment.

Dans les mémoires de l'académie des sciences (année 1704), *Littre* cite un cas d'imperforation de l'utérus dont l'orifice était couvert d'un prolongement de la membrane vaginale.

Enfin M. *Lechevalier*, docteur en chirurgie à la Ferté-Milon, en cite un autre qui a été consigné dans le Journal de médecine de MM. *Corvisart*, *Boyer* et *Leroux*, tome 18, et qui présente des circonstances fort intéressantes.

Une femme mariée à trente-six ans n'avait jamais été réglée, et n'en avait point éprouvé d'accidens graves. Pendant les premières années de son mariage, elle éprouva de temps à autre de violentes coliques utérines auxquelles on remédiait par la saignée. Appelé près d'elle, à cause des douleurs insupportables de ce genre, M. *Lechevalier* trouva à la partie moyenne de l'hypogastre une tumeur considérable, dure, sans fluctuation sensible, mais sans douleur au toucher. L'excrétion de l'urine n'avait souffert aucun dérangement. Il jugea que cette tumeur dépendait de la rétention du sang dans la cavité de l'utérus, dont l'orifice était exactement

fermé. Il conçut alors la nécessité d'inciser le col de ce viscère ; ce qu'il exécuta au moyen d'un bistouri long, garni de linge, qu'il porta jusqu'à la rainure du col de l'utérus, et à l'aide duquel il incisa transversalement cette partie. Il en sortit une assez grande quantité de sang fluide et sans mauvaise odeur. On maintint les bords de la plaie ouverts au moyen d'un tampon, et la femme guérit en assez peu de temps. L'embonpoint et la santé revinrent, mais les règles ne reparurent pas. Au bout de six ans, les mêmes accidens s'étant renouvelés, on recourut au même procédé, qui eut le même succès, et qui cette fois donna lieu à une menstruation régulière.

On a vu des cas où la matrice manque entièrement. Plusieurs auteurs en ont cité des exemples. M. le professeur *Richerand* rapporte dans sa Physiologie une observation que M. *Caillot* a consignée dans le deuxième volume des mémoires de la société médicale, où l'absence de la matrice a été fortement soupçonnée. La femme n'éprouva aucun dérangement jusqu'à l'âge de vingt-six à vingt-sept ans, qu'elle devint sujette à des pissemens de sang. Cette hématurie, dont les attaques sont régulières, ajoute M. *Richerand*, ne peut-elle point être regardée comme un moyen par lequel la nature supplée à l'évacuation menstruelle.

Lorsque, après avoir réveillé les organes génitaux de leur longue léthargie, l'influx vital qui présida au développement de la puberté a frappé toutes les parties d'une excitation nouvelle, la nature, si elle ne rencontre pas d'obstacles, ou si elle triomphe de ceux qu'elle rencontre, marche sans hésiter vers son but, et l'atteint quelquefois sans en avoir été un seul instant détournée. Mais le plus souvent des habitudes vicieuses, des écarts de régime, le concours de causes diverses que nous avons énoncées ; en un mot, l'infraction des lois les plus sages de l'hygiène, dont l'observance est aussi importante qu'elle serait salutaire aux femmes, ne lui laissent pas la faculté de procéder si heureusement. Loin de la seconder, on la contrarie ; au lieu de favoriser sa marche, on

l'entrave, et, dans la dépravation où la civilisation nous a jetés, la plus importante de toutes les opérations de la vie ne s'exécute qu'au milieu de troubles, et ne se termine qu'après avoir triomphé d'obstacles sans cesse renaissans ; de là la source des dérangemens et des nombreuses incommodités qui accompagnent cette crise lors même qu'elle n'est pas tout-à-fait intervertie.

C'est alors que les jeunes filles se plaignent de douleurs erratiques, vagues, d'agitation générale, d'engourdissement dans les membres, de pesanteur dans les lombes et dans les cuisses, d'un sentiment de torpeur universel, de pesanteur de tête, de migraine, de vertiges, de tintemens d'oreilles, de bâillemens, de pandiculations, etc.

Si les causes nuisibles qui donnent lieu à ces premiers accidens persévèrent, et que la nature ne parvienne pas à triompher de leur fâcheuse influence, bientôt à ces signes d'une pléthore, soit absolue, soit relative, se joignent des symptômes plus graves, tels que des anxiétés précordiales, des difficultés de respirer, des crispations nerveuses, des palpitations, des convulsions alarmantes ; les fonctions de la digestion se troublent, les jeunes filles ont quelquefois une faim dévorante ; d'autres fois une disposition continuelle au vomissement fait repousser avec dégoût toute espèce d'alimens ; d'autres fois encore elles s'abandonnent à des appétits dépravés, recherchent avidement, avec sensualité, les alimens les plus bizarres, et quelquefois même les plus dégoûtans.

Le système sensitif participe bientôt au dérangement général. Les jeunes filles malades tombent dans un abattement accompagné de délire, une tristesse mélancolique les absorbe, le feu des regards s'éteint ; quelquefois une pâleur livide ou jaunâtre remplace le teint fleuri de la santé ; tantôt un feu secret les brûle et les consume, tantôt une glace mortelle les enveloppe et les anéantit ; d'autres fois à des palpitations tumultueuses qui annoncent le besoin de l'expansion de la vie succède tout à coup une défaillance qui présente l'image de la mort, une susceptibilité nerveuse pro-

duit l'aberration des sens, le trouble des facultés morales, la perversion des sentimens affectueux ; et s'il est vrai qu'un sourire consolant, qu'une expression tendre, qu'un témoignage d'amitié, rallument en un instant le flambeau de la vie près de s'éteindre, et conjurent tous les accidens qui semblaient faire présager la fin prochaine de l'existence, il l'est aussi qu'un mot de reproche, une espérance déçue, poussent à tous les excès du désespoir, et qu'on a vu de jeunes infortunées entraînées par un penchant irrésistible au suicide sans même y avoir été excitées par un amour malheureux.

Ces accidens d'une puberté orageuse et d'une menstruation difficile ne sont cependant pas toujours aussi graves qu'ils sont alarmans ; ils peuvent quelquefois cesser tout à coup. Généralement dus à l'exaltation nerveuse, ils cèdent le plus souvent avec elle, et la nature sort victorieuse un peu plus tard d'une lutte où elle n'a eu qu'à comprimer la violence et la confusion des efforts. Mais il est d'autres accidens plus particulièrement dus aux causes débilitantes, dont les conséquences nous paraissent plus graves et mériter beaucoup plus d'attention, quoiqu'ils ne procèdent pas avec autant de véhémence. Nous voulons parler de tous ceux qui dérivent de la perturbation des fonctions assimilatrices, et des affections des organes glanduleux et lymphatiques ; tel est le trouble prolongé ou le dérangement complet des digestions, l'inertie de l'estomac, le gonflement des hypochondres et de l'hypogastre, l'embarras croissant des viscères, les obstructions, les squirrhosités du foie, de la rate, du mésentère, la fièvre lente, la fièvre quarte, le gonflement des gencives dû au développement d'une disposition scorbutique, les bouffissures, les infiltrations et les hydropisies qui, dans le cas dont il s'agit, sont presque toujours funestes.

La cause de la différence que nous établissons ici est facile à saisir. Dans le premier cas, la prédisposition originelle organique est presque toujours favorable au développement de la puberté et à

l'établissement de l'évacuation menstruelle, les principaux obstacles qui troublent l'une et l'autre, en tendant à les précipiter, viennent le plus souvent du dehors, et dépendent plutôt encore de leur excès que de leur nature. On sent alors qu'il devient facile, en les détournant, de remédier aux désordres.

Dans le second cas, au contraire, la constitution faible, débile et appauvrie, héréditairement ou chroniquement viciée de jeunes personnes, offre quelquefois à l'intérieur le siége et la source de mille difficultés. On peut, il est vrai, non-seulement s'opposer, par une hygiène bien entendue, à l'influence des causes extérieures qui pourraient aggraver cette disposition, on doit même la combattre à l'aide des moyens les mieux choisis et les plus appropriés; mais enfin les causes essentielles du mal sont inhérentes à l'individu; elles sont quelquefois anciennes et profondes, et il n'est pas toujours donné à l'art ni même à la nature d'en triompher.

Quelles que soient cependant parmi les causes diverses que nous avons énumérées, celles qui paraissent exercer le plus puissamment leur influence, soit pour entretenir le trouble dans l'opération critique de la puberté, soit pour en retarder la terminaison, et contrarier ainsi l'exhalation menstruelle, qui en est l'effet et le complément nécessaire, l'art doit promptement être invoqué; c'est alors même qu'il importe de faire choix d'un médecin éclairé : car ici la routine est pernicieuse; la nature, déjà accablée, ou par le poids du mal, ou par le concours désordonné de circonstances aggravantes, redoute l'intervention d'un prétendu guérisseur qui, chargé de drogues et la tête remplie de formules, viendrait en aveugle frapper le malade au lieu d'attaquer la maladie.

Le plus souvent ce qu'on appelle *une médecine active* n'est pas nécessaire, mais il importe de modérer, de régler tous les mouvemens du corps et de l'esprit; il importe d'étendre ou de tempérer le feu des passions, d'écarter avec discernement toutes les circonstances qui ne sont pas d'accord avec les besoins de la crise.

Les difficultés dérivent-elles d'une trop grande excitation nerveuse et d'une excitation morale, il faut affaiblir : les bains tièdes et ensuite frais, le changement du climat trop chaud pour un plus tempéré, l'exercice du corps, la diète blanche, quelques légers tempérans, le repos des sens, le calme de l'esprit; en un mot l'éloignement absolu de tout ce qui pourrait augmenter ou même entretenir la vivacité fougueuse de l'imagination, seront des moyens aussi sages et aussi efficaces qu'ils sont simples et faciles.

La nature est-elle comprimée par la surcharge des forces; la plénitude de tous les vaisseaux, la tension de toutes les parties s'opposent-elles à la liberté de leurs mouvemens, au facile exercice de leurs fonctions; y a-t-il pléthore, soit absolue soit relative : ici quelques saignées prudemment faites, les bains tièdes, l'usage des délayans, une nourriture peu abondante et légère, le travail du corps, triompheront facilement des difficultés.

Nous arrivons à cette autre nature de causes qui proviennent de la faiblesse primitive, de la langueur générale des fonctions, du trouble de quelques-unes, et même de l'altération des principaux organes. Ces causes sont nombreuses, et nous avancerons même que toutes celles qui peuvent rompre l'équilibre de quelques-unes des fonctions importantes, dont le parfait développement de la puberté réclame l'intégrité, peuvent, quoique indirectement, exercer sur la non-menstruation une influence à laquelle on ne peut faire trop d'attention.

Dans l'impuissance de les désigner toutes, nous ferons remarquer celles qui sont les plus communes, et qui agissent sur des parties plus étroitement liées, par les phénomènes de la sympathie, avec les organes génitaux. Le premier appareil qui se présente est l'appareil digestif, dont l'affaiblissement plus ou moins prolongé amène consécutivement celui d'autres organes, et surtout du système lymphatique. Cette cause de retards de la puberté et de difficultés de la menstruation est tellement commune et puissante,

que les moyens propres à la combattre sont généralement regardés, par un empirisme aveugle, comme de véritables spécifiques contre toutes les espèces d'aménorrhées; en effet, les martiaux, les toniques, les stomachiques, les amers, les prétendus fondans, font la base de tous les remèdes vantés contre la chlorose des jeunes filles.

Il serait surabondant de faire remarquer qu'ils ne conviennent pourtant que lorsque l'embarras et l'inertie du système lymphatique et de l'appareil digestif sont la cause essentielle de la langueur générale, ou que, par suite de l'action de toute autre cause, ces parties sont tombées dans un état de débilité qui doit exercer sur l'aménorrhée une influence secondaire plus ou moins fâcheuse; car alors les secours doivent être prudemment variés, suivant la nature des causes et du dérangement, et suivant l'idiosyncrasie des sujets.

Une nourriture substantielle et facile à digérer, l'usage du bon vin, l'exercice et les voyages, la translation surtout dans un climat plus chaud et plus sec que le séjour habituel; ensuite l'administration éclairée de quelques toniques, et même de quelques purgatifs stimulans propres à exciter des fluxions dans la région hypogastrique et vers l'utérus, sont les moyens les mieux indiqués. L'exercice surtout nous paraît devoir être un des plus efficaces; il accroît la prédominance bien salutaire du système musculaire sur le sensitif; il régularise toute la circulation, y maintient l'équilibre, active celle du ventre, prévient les stases du sang dans certains organes parenchymateux, et principalement dans l'utérus, accélère la circulation pulmonaire, favorise ainsi l'élaboration du sang, et, par une conséquence rigoureuse, prévient la chlorose et tous les accidens qui l'accompagnent et la suivent.

Les affections héréditaires du poumon, l'engorgement et l'obstruction de certains viscères, tels que le foie, la rate, les ganglions mésentériques et les ovaires, présentent encore une source d'obstacles qui réclament des secours particuliers, et qui mal-

heureusement n'offrent pas ordinairement beaucoup de chances de succès.

Nous avons dit que les orages de la puberté et de la menstruation, qui dépendaient de l'influence des causes extérieures, étaient généralement les plus faciles à conjurer, parce qu'on pouvait écarter ces causes et mettre les jeunes personnes à l'abri de leur action. Il en est cependant dont il est bien difficile de prévenir, et encore plus d'arrêter les désordres. Nous avons déjà nommé la masturbation et l'abus des plaisirs coupables et prématurés. Ces dangereux écarts développent une excitation nerveuse, qui, à son tour, entraîne à de nouvelles faiblesses, dont la résolution des jeunes personnes ne peut presque jamais triompher; et de ce cercle vicieux il résulte la répétition journalière et fréquente d'excès qui épuisent totalement le corps, ébranlent et pervertissent les fonctions du système nerveux, jettent les premières racines de l'hystérie, d'une énervation convulsive et de tous les désordres futurs de la menstruation, et conduisent souvent à la mort à travers les affections les plus déplorables.

Il est surabondant sans doute de rappeler aux parens la prudente prévoyance qu'ils doivent apporter à garantir leurs enfans de si condamnables écarts; mais nous ne craindrons pas d'affirmer qu'ils sont la cause la plus commune des troubles de la puberté, des maladies qui accompagnent cette révolution, et des résultats bien souvent funestes qui la terminent. En effet, rien n'est à la fois plus contre nature et plus dangereux que cette coupable dépravation. Le réveil des organes sexuels ne doit point venir du dehors, il doit s'opérer par un mouvement intérieur spontané, et pour ainsi dire instinctif. Le rapprochement des sexes chez les animaux est ainsi commandé, et il le serait de même chez l'homme, si celui-ci ne se tenait par ses habitudes, et nous pourrions dire par ses travers aussi éloigné de la nature.

Ce ne sont donc point des images lascives, encore moins des titillations libidineuses ou des actes prématurés qui doivent mettre

en jeu les organes génitaux ; ce sont au contraire ces organes qui doivent amener les désirs et les mouvemens générateurs.

C'est en effet ce qui se passe dans l'ordre naturel, et c'est aussi ce qui explique la persévérance de quelques accidens qui résistent souvent à l'apparition et même à l'établissement régulier du flux menstruel.

Nous avons dit que l'établissement de l'écoulement faisait ordinairement disparaître tous les dérangemens qu'avait pu produire le travail plus ou moins orageux de la puberté. Le fait est vrai ; mais il n'est pas vrai que pour les symptômes dépendans de la difficulté de la crise, comme il en est d'autres qui résultent du parfait développement de la puberté et des nouveaux besoins qu'elle amène, ces derniers persistent, si ces besoins ne sont pas satisfaits, à moins que, par d'abondantes évacuations, les organes ne se débarrassent de la surcharge de vie qu'ils reçoivent ; encore, dans ce cas, comme nous aurons occasion de le prouver dans la suite de ce travail, la nature, trompée dans ses desseins, inflige tôt ou tard la peine d'une conduite peu d'accord avec les lois qu'elle impose.

Il est au contraire démontré par l'expérience que, quelles que soient les difficultés qu'éprouvent le développement de la puberté et l'établissement de la première apparition menstruelle, rien n'est plus susceptible de favoriser puissamment l'un et l'autre que le mariage. Aussi tous les auteurs l'ont-ils recommandé, et *Hippocrate* a-t-il dit : *Ego autor sum ut virgines hoc malo laborantes quàm celerrimè cum viris conjugantur, iisque cohabitent ; si enim conceperint, convalescent.*

De l'Aménorrhée par suppression naturelle ou par suite de la grossesse.

Le flux menstruel, après sa première apparition, ne se renouvelle pas toujours à des époques bien régulières.

La concentration nouvelle des forces et l'espèce de pléthore que doit appeler l'utérus pendant tout le temps de la fécondité n'étant pas encore établies dans toute leur plénitude, les premières évacuations ne reparaissent quelquefois qu'à des intervalles de deux, trois et quatre mois ; et souvent il arrive que les retours s'accompagnent des mêmes symptômes ou difficultés qui disparaissent peu à peu, en même temps que les évacuations se rapprochent pour se montrer à des époques fixes, régulières, et à peu près mensuelles. Alors les intervalles sont le plus ordinairement de vingt-huit à trente jours, et la durée de l'écoulement de quatre à cinq jours. Cependant il y a des proportions voulues et modifiées par le tempérament, la vigueur et la pléthore individuelle, l'âge plus ou moins avancé, le climat, le genre de vie, la nature des alimens, les occupations habituelles et les affections morales.

En général, et toutes choses égales d'ailleurs, l'évacuation est plus abondante chez les femmes du midi que chez celles du nord ; elle l'est également davantage chez les femmes voluptueuses, dont le système nerveux est constamment excité par les nourritures échauffantes, succulentes, par les lectures de romans et toutes les impressions propres à activer l'imagination, que chez les femmes lymphatiques, laborieuses et sobres. Elle est plus abondante aussi chez les femmes des villes que chez celles des campagnes.

Les femmes laborieuses, mélancoliques, nerveuses et sèches, ont également des évacuations menstruelles plus fortes et plus prolongées que les femmes grasses. Chez ces dernières, le tissu cellulaire est comme un réservoir où se transforment en graisse et où se déposent tous les sucs surabondans. Chez les femmes maigres, au contraire, la nature ne s'appropriant qu'une très-légère partie des sucs alimentaires, la partie la moins élaborée dans le sang est rejetée au-dehors.

Enfin les évacuations sont moins copieuses chez les femmes

âgées, mères de plusieurs enfans, que chez les jeunes qui n'ont point encore engendré, à moins que celles-ci n'aient été mal réglées d'abord ; car alors rien n'est plus propre à établir la menstruation dans de justes proportions, que la grossesse et un heureux accouchement.

D'après ces considérations, il peut donc se faire, et il arrive effectivement que plusieurs femmes présentent de grandes différences, tant sous le rapport de la longueur des intervalles qui séparent les époques que sous celui de la durée de l'écoulement lui-même. Aussi, sous le rapport des intervalles périodiques, voit-on des femmes qui sont réglées tous les quinze jours, et d'autres qui ne le sont que tous les deux mois ; et, sous le rapport de la durée de la ménorrhagie, en remarque-t-on qui n'ont que des évacuations presque nulles; d'autres chez lesquelles elles ne durent que deux ou trois jours, tandis que chez d'autres l'exhalation continue quatre, six, sept et même huit jours; et, quoiqu'il soit rare que cela s'étende davantage, il peut cependant arriver qu'une menstruation se prolonge au point de se confondre presque avec celle qui suit. Nous disons cependant que le moyen terme est de quatre à cinq jours, et que la quantité de l'évacuation, suivant la menstruation la plus ordinaire, augmente du premier au troisième jour, pour suivre une proportion décroissante du troisième au cinquième.

Outre cette différence que présentent les intervalles et la durée de l'évacuation, il en existe une autre dans la quantité de sang répandue à chaque période menstruelle.

Hippocrate paraît l'avoir évaluée à vingt onces pour les femmes de la Grèce.

Freind l'apprécie au même poids pour les femmes de l'Angleterre ; ce qui doit, dans ce pays surtout, paraître bien considérable, à moins que cette quantité ne s'explique par la diminution notable de la transpiration sous un ciel plus froid et dans une atmosphère constamment humide et brumeuse.

Fitz Gérald l'a fixée à quatorze ou quinze onces pour l'Espagne.

Astruc la jugea être de huit à seize onces pour la France.

Enfin *Snellen* avance qu'elle peut être de deux à trois livres sous les tropiques ; ce qui ne peut, dans cette circonstance, manquer de paraître énorme.

Toutefois il résulte de tout ce que nous venons de dire, que la quantité de sang évacué varie chez toutes les femmes, suivant le concours de circonstances que nous venons d'énumérer ; et de cette différence résulte principalement celle que présentent, quant à leur nombre et à leur gravité, les accidens qui accompagnent la suppression chez la plupart d'entre elles ; car la durée de l'écoulement et la quantité de sang répandu devant être proportionnées à la constitution, aux forces et aux besoins de l'économie, son interruption doit être d'autant plus fâcheuse, que son existence était plus nécessaire ; et de même que chez les personnes faibles surtout, l'excès produit l'épuisement, le défaut chez les personnes pléthoriques doit amener promptement les embarras divers, les engorgemens, les obstructions, les squirrhes, etc.

Cependant il convient de reconnaître que la gravité et le nombre des accidens dépendent encore plus de la susceptibilité nerveuse des personnes atteintes d'aménorrhée que de la quantité de l'évacuation supprimée ; car, chez celles qui présentent cette susceptibilité à un haut degré, la suppression est quelquefois suivie de symptômes très-alarmans, quoique habituellement ces femmes ne fussent assujetties qu'à des règles très-modérées.

Le vulgaire croit généralement que le sang des règles est vicié, qu'il possède des qualités délétères, qu'il fait tourner le lait, qu'il trouble la fermentation vineuse, fait couler les fleurs et empêche la fructification des plantes, et surtout du melon. Des faits mal observés sans doute ont pu donner lieu à ces suppositions ; mais, à cet égard, de quelque poids que puissent être, pour les appuyer, les assertions d'*Aristote*, de *Pline*, de *Lamotte* et de beaucoup d'autres auteurs, on ne peut pardonner aujourd'hui à des hommes instruits de répéter et de chercher à répandre de semblables erreurs. Outre qu'*Hippocrate*

a dit : *Procedit autem sanguis qualis à victimâ, citòque concrescit, si sana fuerit mulier. (De Morb. mul,* lib. 1) Pour reconnaître que le sang des règles est aussi pur chez les femmes que celui de toutes ses autres parties, il suffit de remarquer que ce sang n'est dirigé vers l'utérus que pour y nourrir le produit de la conception ; qu'il n'est rejeté au-dehors que lorsque l'absence de ce produit le rend superflu ; et certes on sera bien obligé d'avouer que le sang que la nature destine à l'embryon est aussi pur que celui du reste de l'économie. Il y a plus, ce sang n'est pas du sang veineux ; il provient du système artériel ; et sous ce rapport il est pénétré de tous les principes qui en constituent la richesse, et purgé de tous les débris de l'animalisation qui pourraient en souiller la pureté.

Il est vrai que quelques femmes, et principalement les rousses, exhalent aux époques menstruelles une odeur plus ou moins forte ; mais cette odeur ne dépend point d'une altération délétère du sang ; elle dérive de l'orgasme utérin, qui, répondant chez la femme à ce qui se passe chez les autres femelles d'animaux à de certaines époques, imprime à toutes les humeurs une exaltation particulière.

D'un autre côté, la malpropreté et la rétention dans le vagin, par le moyen des chauffoirs, du sang sorti de ses vaisseaux, et facilement disposé à la corruption par la chaleur locale, explique les irritations, les écoulemens opiniâtres survenus quelquefois aux hommes qui se sont livrés à l'acte vénérien pendant l'époque menstruelle. Ces circonstances expliquent aussi ce précepte du Lévitique : *Mulier quæ redeunte mense patitur fluxus sanguinis, septem diebus separabitur ; si coierit cum illâ vir tempore menstruali, immundus erit.* (Lévit., chapitre 4.)

On a beaucoup disserté sur les causes de la menstruation et de ses retours ; mais ces causes, comme celles de toutes les grandes fonctions de l'économie, sont à peu près ignorées. *Mead* les attribue à l'influence de la lune ; c'est l'opinion sur laquelle reposent les noms qu'on s'est plu à donner à cet écoulement.

Les alchimistes se sont imaginé que la matrice devenait le siége

d'un ferment particulier, dont l'action se reproduisait à des intervalles déterminés.

D'autres auteurs l'attribuent à la pléthore locale ; et c'est l'opinion la plus généralement reçue.

Mais, dans ces différentes explications, les auteurs paraissent pénétrés de l'idée que la matrice obéit à des lois qui lui sont particulières, et n'appartient point au reste de l'économie.

Quoi qu'il en soit et puisse être de toutes ces explications, qui ne reposent que sur des hypothèses, lorsque la menstruation est bien établie, que les intervalles qui séparent ses retours, que la durée de ses époques et la quantité de l'écoulement ont été justement proportionnés aux besoins de l'économie, il importe ensuite que cette harmonie ne soit pas troublée, et que la fonction elle-même ne soit pas suspendue par l'influence des circonstances diverses que nous avons déjà signalées. Il arrive bien quelquefois que les périodes menstruelles, chez les mêmes personnes, présentent des inégalités dans leur durée et dans la quantité de sang exhalé ; mais la différence en moins se trouve compensée par d'autres évacuations ou d'autres pertes ; et celles en plus s'expliquent, au contraire, par des diminutions dans les autres excrétions, ou par une augmentation dans la quantité ou la qualité des alimens et des boissons.

Il peut arriver aussi que des circonstances susceptibles de favoriser, de contrarier ou seulement de modérer les fluxions utérines, produisent quelques irrégularités dans les retours, chez les personnes les plus exactement réglées : il en résulte quelquefois des retards de plusieurs jours ; mais ces retards, dont on ne pourrait bien positivement assigner les causes, ne donnent lieu à aucun accident ; les simples efforts de la nature suffisent pour y mettre un terme, et la médecine n'a point à s'en occuper.

Enfin le sang, matière de l'évacuation menstruelle, étant destiné à la nourriture du fœtus pendant la grossesse, ou à se transformer en lait après la naissance de l'enfant, il en résulte que pendant la conception et l'allaitement, l'excédant de l'hématose se trouvant em-

ployé à sa destination primitive et essentielle, les évacuations menstruelles sont, pendant ces deux circonstances, naturellement et sans aucun inconvénient suspendues.

Quelques femmes grasses, fortes et pléthoriques, présentent cependant une exception à ce principe, et continuent à être réglées les deux ou trois premiers mois; mais cette anomalie provient de ce qu'à cette époque l'embryon ne peut consommer la totalité des fluides qui lui sont apportés.

Nous ne nous arrêterons point à ces suppressions naturelles que déterminent la grossesse et l'allaitement; nous allons fixer notre attention sur celles qui, par leur prolongation et la gravité des accidens qu'elles produisent, constituent seules l'aménorrhée.

Avant de passer à ces dernières, nous observerons toutefois qu'il importe de se tenir en garde contre la coupable astuce de jeunes personnes qui, par des raisons quelconques, chercheraient à donner le change et à dissimuler une véritable grossesse sous la trompeuse apparence d'une suppression. Toute tentative que l'on ferait alors pour rappeler l'évacuation serait dangereuse; et comme il arrive souvent que les accidens qui se développent au commencement d'une première grossesse peuvent être facilement confondus avec ceux d'une suppression, cette circonstance commande au médecin d'apporter dans sa conduite la plus sévère circonspection.

Ainsi, dans le cas où il peut exister le plus léger doute, il doit temporiser, rassembler tous les moyens propres à l'éclairer, et à ne se décider qu'avec beaucoup de prudence.

Jusqu'au quatrième et même cinquième mois, où la grossesse s'annonce par des signes à peu près certains, il ne peut tirer que des conjectures plus ou moins hasardées. Cependant on a remarqué que dans la grossesse le teint conserve plus d'éclat et de fraîcheur, que l'orifice de l'utérus se ferme, que cet organe conserve un calme parfait, qu'il semble s'élever dans le petit bassin pour remonter vers l'ombilic, que les urines sont naturelles, que peu à peu les accidens de la grossesse diminuent au lieu d'augmenter :

que dans l'aménorrhée, au contraire, le teint se fane et se décolore, que l'orifice de l'utérus reste ouvert et béant, que la femme y éprouve des pulsations sourdes, qu'on y sent de la tuméfaction, que les urines sont tantôt limpides, tantôt chargées de mucosités, et qu'enfin les accidens de l'aménorrhée s'aggravent avec le temps, et deviennent surtout plus sensibles à l'époque des périodes menstruelles.

Suppression accidentelle.

Les évacuations menstruelles peuvent être supprimées de deux manières.

Lentement, par degrés, et comme par suite d'un dérangement intérieur plus ou moins général.

Subitement, par suite d'une impression extérieure, physique ou morale, ou d'un écart de régime quelconque, et sans dérangement préexistant, au moins apparent.

Ces deux divisions présentent des différences importantes, tant sous le rapport des accidens qu'elles produisent et des secours qu'elles réclament, que sous celui des résultats qu'elles donnent à en espérer ou à en craindre, et par conséquent du prognostic qu'elles autorisent à porter.

L'examen que nous avons fait des causes propres à hâter ou retarder, favoriser ou contrarier la première menstruation, nous éclairera sur la nature de celles qui peuvent également déterminer la suppression des règles, et sur les moyens propres à en faciliter le retour. En effet, ces causes sont les mêmes; elles dérivent principalement de la constitution originelle. Les tempéramens sanguin, lymphatique, et nerveux, que nous avons présentés comme exerçant une grande influence sur les phénomènes de la puberté, prédisposent singulièrement aux suppressions. Le tempérament sanguin les détermine, en favorisant sur d'autres points des congestions locales. Le lymphatique, dont l'existence se carac-

térise par la faiblesse de tous les tissus, et par l'apathie et la froideur du système utérin en particulier, ne laisse pas, le plus souvent, à celui-ci la somme d'activité nécessaire pour l'exécution de ses fonctions, surtout lorsque les forces, déjà peu considérables, peuvent être détournées vers d'autres parties, ou diminuées de nouveau par une cause quelconque. Enfin la prédominance du tempérament nerveux, en augmentant la mobilité des nerfs, en exaltant la sensibilité particulière de l'utérus, et en rendant excessive la susceptibilité aux impressions, entretient dans toutes les fonctions un état de trouble, et, pour ainsi dire, de révolution continuelle, qui s'oppose à la régularité de la menstruation; parce que, de toutes les opérations de l'économie, c'est celle qui exige le plus de calme.

Ces données générales établies, il sera facile de reconnaître la fâcheuse influence des causes qui pourraient augmenter la prédominance de l'un des tempéramens déjà préexistans. Ainsi une nourriture trop succulente, une vie oisive et sédentaire, un sommeil trop prolongé, l'usage des liqueurs spiritueuses, seront très-contraires chez une personne déjà pléthorique.

Au contraire, l'indigence, une nourriture peu abondante ou mal choisie, l'usage de boissons tièdes, l'insalubrité de l'air, les veilles immodérées, l'abus du travail, les évacuations abondantes, l'action continuelle des passions tristes et débilitantes, telles que la haine, la jalousie, le chagrin, l'amour contrarié surtout, et en général tout ce qui peut affaiblir l'énergie vitale, seront plus particulièrement nuisibles chez une personne déjà faiblement constituée.

Les veilles immodérées, l'abus d'alimens échauffans, du café, des liqueurs; une existence tumultueuse, la fréquentation des bals, des spectacles; les lectures et les conversations licencieuses, les jouissances ardentes et répétées, la recherche continuelle de tout ce qui peut allumer et entretenir le feu des désirs, le choc des passions vives et profondes, ajouteront à la prédominance et à l'exaltation du système sensitif qui caractérise le tempérament nerveux,

et augmenteront ainsi les obstacles qu'il peut apporter à la régularité des périodes menstruelles.

Nous avons ainsi passé en revue les principales circonstances qui, par leur nature, et surtout par leur fâcheux rapport avec la constitution originelle, sont susceptibles, non-seulement de prédisposer aux suppressions subites, mais même de déterminer seules les suppressions lentes et graduées. Cependant nous ajouterons que toutes les causes qui peuvent détourner de l'utérus, et concentrer sur un autre point plus ou moins éloigné, les fluxions nécessaires à la périodicité de la menstruation, sont également propres à amener par degrés ces dernières. Ainsi un coup, une chute sur quelque partie que ce soit, et principalement sur les mamelles; une hémorrhagie habituelle, un chagrin profond et insurmontable, une continence trop rigoureuse chez les femmes voluptueuses: chez d'autres, au contraire, l'abus des jouissances et de la masturbation, un dérangement intérieur et inaperçu, ou mal à propos négligé; un vice organique de l'utérus lui-même, une affection chronique, quelquefois héréditaire, privent peu à peu l'utérus de son activité propre et indispensable: la menstruation diminue, et suit alors dans son décroissement les progrès du dérangement primitif qui la suspend, et dont très-souvent on la regarde, fort mal à propos, comme la cause.

Nous ne nous arrêterons point à énumérer toutes les altérations organiques et tous les dérangemens des fonctions qui peuvent produire de tels résultats; il faudrait transcrire ici la liste de toutes les affections possibles. Mais nous dirons que les suppressions s'accompagnent, dans ce cas, de tous les accidens qui peuvent dériver de l'affection primitive et de la suppression elle-même; qu'ils sont aussi nombreux et aussi variés que les causes qui peuvent les produire; et qu'en général ils sont d'autant plus difficiles à combattre, que ces causes sont plus anciennes, qu'elles ont pour ainsi dire clandestinement agi pendant plus ou moins long-temps, et qu'enfin à la difficulté d'en triompher se joint celle de pouvoir triompher

du nouveau rhythme de vibralité de l'utérus, et des nouvelles habitudes qu'il a contractées.

Ce que nous venons de dire nous dispense d'entrer dans le détail des moyens curatifs qu'il convient d'employer contre les suppressions lentes. Ces moyens sont rarement directs; ils doivent être tournés contre l'affection primitive ou essentielle, ou au moins contre les causes les plus probables de l'irrégularité menstruelle; et comme ces affections et ces causes sont aussi différentes qu'elles sont nombreuses, on concevra qu'elles peuvent toutes offrir des indications particulières; mais nous insisterons sur ce principe fondamental, que le moyen de rétablir la santé consiste moins à rappeler la menstruation qu'à faire cesser la maladie primitive qui l'a suspendue.

Quelque bien constituée que soit une femme, et quelque régulières que puissent être chez elles les évacuations periodiques, elles n'est jamais à l'abri de suppressions subites; et celles-ci sont d'autant plus communes, qu'une foule de causes peut les produire, et que ces causes ne sont jamais plus puissantes chez les femmes qu'à l'instant où l'écoulement menstruel, en exaltant chez elles la sensibilité, les rend excessivement impressionnables. Aussi à cette époque, une transition brusque de la température, un air froid et humide, l'immersion dans l'eau froide, ou des lotions de même nature, principalement sur les parties génitales; des boissons à la glace, prises ayant bien chaud; l'influence de certaines odeurs; les émotions vives; les passions impétueuses; une frayeur, un emportement de colère, un accès de jalousie; un coup, une chute, une hémorrhagie; l'action d'un médicament intempestivement administré, sont autant de causes propres à arrêter une évacuation prête à s'établir, ou à en suspendre une commencée, et même à en supprimer les retours.

Un tel désordre une fois opéré, il donne lieu à des accidens plus ou moins prompts, plus ou moins alarmans. D'abord la femme éprouve des tiraillemens et des pesanteurs dans les régions lombaire

et hypogastrique, une lassitude inaccoutumée, des engourdissemens dans les membres, des tranchées utérines, des coliques aiguës, des douleurs de tête insupportables. A ces accidens primitifs, il en succède de plus graves encore. La femme est elle pléthorique, ou quelques parties se trouvent elles accidentellement exposées à l'inflammation, bientôt elles en sont frappées, et des phlegmasies diverses et intenses se manifestent, si on ne vient promptement au secours à l'aide de moyens appropriés. D'autres fois la nature se fraie de nouvelles routes, s'ouvre de nouveaux passages, et des hémorrhagies fâcheuses remplacent tout à coup l'exhalation supprimée. Ainsi paraissent les hématémèses, l'hémoptysie, l'hématurie, ou d'autres évacuations sanguines, qui se font par quelque ouverture naturelle du corps, ou par les mamelles, ou par l'ombilic, la surface d'une plaie ou d'un ulcère, ou même par celle de la peau. Enfin quelques organes sont-ils disposés par la faiblesse de leur tissu, ou par un point d'irritation, à offrir un centre de congestion, bientôt cette congestion s'y forme, et donne naissance aux abcès, aux squirrhes, aux cancers, etc.

La femme est elle sèche et nerveuse, tous les dérangemens du système sensitif se succèdent, s'unissent, et amènent par leur développement le désordre de toutes les fonctions. Alors on voit paraître une foule d'anomalies nerveuses, la perversion de tous les sens, la dépravation du goût; des spasmes, des palpitations, des convulsions, la paralysie, l'hystérie, l'épilepsie même, et en général les affections les plus effrayantes et les plus extraordinaires.

Enfin, si la femme est d'un tempérament lymphatique, faible, mal constitué, la réaction qui suivra ne sera pas aussi vive; mais, quoique plus lente, plus faible, elle ne sera pas moins fâcheuse.

Dans les deux premiers cas, la nature, aux prises avec l'ennemi, peut sortir victorieuse de la lutte violente où elle s'engage; mais dans celui-ci, accablée sous le poids, elle cède sans efforts; et si l'art ne vient promptement à son secours, elle doit le plus souvent succomber. Bientôt la suppression est suivie de tous les symptômes

d'une faiblesse universelle, la peau se décolore et devient terne. Les femmes ont des pandiculations, elles éprouvent un sentiment de torpeur et d'engourdissement dans les membres, une propension au sommeil et au repos, une répugnance invincible pour le mouvement; une leucorrhée abondante augmente l'épuisement, l'appétit se perd, se dépraye; les malades ont des goûts bizarres, elles mangent de la craie, du plâtre, du charbon, de la suie; tous les organes digestifs tombent dans la langueur, les digestions deviennent laborieuses, pénibles, s'accompagnent de cardialgie; les hypochondres présentent une tension douloureuse; les borborygmes, les tranchées ajoutent aux souffrances; enfin la toux, la céphalalgie habituelle, une bouffissure commençante, des palpitations, des syncopes, des frayeurs nocturnes, la mélancolie, un état de stupeur, annoncent et confirment l'adynamie générale, que suivent de près les embarras de tous les viscères, les obstructions, la cachexie scorbutique, les hydropisies, et enfin la mort.

D'après cet exposé malheureusement trop fidèle, il est clair que les accidens de l'aménorrhée sont aussi variés que ses causes, et doivent présenter autant de nuances que les personnes qui en sont atteintes peuvent en présenter elles-mêmes dans leur constitution et dans les forces relatives et la disposition tout-à-fait particulière de leurs organes. *Propter uterum mulier tota morbus est*, a dit *Hippocrate*. Il est vrai aussi que les moyens curatifs doivent varier autant que les causes du dérangement; mais en outre, comme nous avons démontré que les mêmes circonstances agissent sur la menstruation d'une manière nuisible ou favorable, selon la disposition individuelle, il devient constant que le traitement de l'aménorrhée doit être modifié avec beaucoup de mesure et de prudence, selon la connaissance bien acquise de cette disposition; et dès-lors nous ne pouvons indiquer ici que des préceptes généraux.

Nous ferons d'abord remarquer que le traitement que réclament les suppressions lentes présente une indication particulière très-importante. Ici il ne convient pas de chercher d'abord à rétablir

l'évacuation menstruelle, il ne serait pas rationnel de diriger toute son attention vers les organes sexuels pour y provoquer des fluxions plus considérables, avant il faut chercher la cause qui contrarie l'activité de l'utérus, découvrir l'organe qui détourne et s'approprie les forces nécessaires à l'opération que l'on veut rétablir.

Dans les suppressions subites, au contraire, le principal but à atteindre est le rétablissement du flux menstruel.

Cependant, dans toute suppression ancienne, soit qu'elle soit arrivée par une cause brusque, et à l'instant où le corps, jouissant de la plénitude de la santé, exécutait librement et pleinement toutes ses fonctions, soit qu'au contraire elle ne soit arrivée que secondairement et par suite d'un autre dérangement primitif, il n'en est pas moins vrai que, comme, dans le premier cas, l'aménorrhée finit par produire quelques dérangemens généraux qui, dans le second, la déterminent elle-même, il n'en est pas moins vrai, disons-nous, qu'après une suspension des règles un peu longue, il importe, avant de diriger les efforts particuliers sur l'utérus, d'attaquer avec discernement l'ensemble des désordres.

Nous ne nous arrêterons pas maintenant à la recherche des moyens propres à combattre tous les dérangemens primitifs qui peuvent, d'une manière directe ou secondaire, amener les suppressions lentes, notre travail ne nous permet point d'entrer dans une exposition qui serait pour ainsi dire sans limites; nous devons nous borner à indiquer ceux qui peuvent agir directement sur les causes les plus ordinaires de l'aménorrhée, et nous répéterons encore qu'à cet égard les mêmes moyens pouvant produire des effets salutaires ou nuisibles, selon la disposition particulière des sujets, il importe d'apporter beaucoup de lumière et de prudence pour bien apprécier celle-ci, et remplir avec avantage les diverses indications.

Ainsi faut-il diminuer une pléthore générale, il conviendra de limiter le sommeil, de prescrire un exercice du corps soutenu, de

faire suivre un régime doux, de recommander de préférence la diète végétale, l'usage des fruits, des boissons délayantes et acidules, des bains tièdes ; de proscrire les alimens trop succulens ou échauffans, le vin, la liqueur ; au besoin, de recourir à quelques saignées de pied ou à l'application de quelques sangsues vers les approches périodiques.

A-t-on au contraire à fortifier un tempérament lymphatique même et une constitution affaiblie, alors on oppose une habitation saine, le séjour d'un air vif et sec ; on fait choix d'alimens succulens, toniques, pris de préférence dans le règne animal ; on prescrit l'usage du bon vin, quelquefois même celui du café et de quelques boissons stimulantes ; on recommande l'exercice proportionné aux facultés physiques, la danse, l'équitation, la promenade à pied et en voiture ; on emploie les vêtemens chauds, et surtout laineux, appliqués immédiatement sur la peau ; on a recours aux frictions sèches, aux bains aromatiques ; on cherche à éveiller la sensibilité par des impressions agréables, des distractions variées ; on entretient la gaîté par les fêtes, les plaisirs, les spectacles choisis ; on peut même exciter les passions douces et légèrement stimulantes, et permettre aussi l'usage modéré des plaisirs amoureux, qui, dans ce cas surtout, sont essentiellement efficaces, par l'impression salutaire qu'elles impriment à toute l'économie et aux organes sexuels en particulier. C'est dans cette espèce, où l'altération des fonctions digestives est le plus souvent la cause ou au moins l'effet de la suppression, que conviennent les restaurans, les analeptiques, les amers, les martiaux, etc. C'est dans cette espèce aussi que conviennent les eaux de Spa, de Vichi, de Plombières, les vins de kina, chalybés, etc. Ces moyens conviennent aussi dans quelques cas où l'excitation particulière et désordonnée des organes sexuels portent le trouble dans les fonctions digestives.

Après avoir ainsi remédié à la faiblesse générale et rétabli l'équilibre, on peut se permettre l'application des moyens directs, et recourir quelquefois à l'emploi des médicamens propres à déterminer

l'excitation particulière des organes de la génération, tels que ceux connus sous le nom d'*emménagogues* et d'*aristolochiques*. Toutefois nous dirons que l'administration de ces moyens commande la plus sévère circonspection, et que, lorsque tout n'est pas préparé dans l'économie, et dans le système utérin surtout, pour favoriser l'établissement et la régularité de l'évacuation que l'on veut rappeler, ils ne font qu'exalter le système sensitif et augmenter les désordres nerveux.

Toute évacuation artificiellement provoquée, et qui ne serait point en rapport avec les effets de la nature, serait, comme l'observe M. *Gardien*, bien peu avantageuse; elle ne reviendrait point aux époques suivantes; elle contrarierait même les fluxions utérines que la nature chercherait à former aux périodes menstruelles. C'est pourquoi ces moyens, lorsqu'ils sont jugés susceptibles d'être avantageusement employés, ne doivent l'être qu'au moment où les périodes paraissent amenées par des symptômes précurseurs; ils produisent alors d'autant plus d'effet, que leur action coïncide avec les efforts de la nature, et que leur réunion fournit quelquefois seule les moyens de surmonter des obstacles, dont ni la nature ni l'art n'auraient pu triompher séparément.

Alors on retire le plus grand avantage des frictions sèches sur les cuisses, sur les lombes, et sur la région hypogastrique. On applique avec le même succès des ventouses sèches sur ces parties; on administre des pédiluves chauds, muriatisés ou sinapisés; on emploie les bains aromatiques de siége, les bains de vapeurs; on a recours à l'administration de quelques emménagogues excitans, et même quelques purgatifs stimulans, du genre des aloétiques, comme plus propres à appeler et à favoriser les fluxions sanguines vers l'utérus. Quelques praticiens vantent alors la saignée du pied; mais elle doit rarement être employée dans les suppressions précédées et même déterminées par la faiblesse; elle nous paraît devoir rappeler le principe du mal : c'est à la nature de juger la quantité de sang qui doit être évacuée, et à le répandre elle-même. Seulement on peut essayer,

lorsqu'il y a des symptômes de congestion utérine, quelques légères saignées locales, pour aider le mouvement de la nature.

Deux moyens qui ont été fortement recommandés, et qui nous paraissent dignes des éloges qu'on en a faits, ce sont l'électricité et le galvanisme : en effet, leur mode d'agir est propre à produire les plus heureux résultats.

Enfin les suppressions peuvent-elles être attribuées à trop d'excitation, à la prédominance sensitive, à l'exaltation et même au désordre nerveux, alors il est indispensable de suivre une autre marche, et d'invoquer un autre genre de secours. Il faut fortifier le système musculaire, choisir un air doux, une habitation tranquille, le séjour des champs; conseiller des vêtemens chauds, garantir soigneusement du froid, insister sur les bains d'eau tiède, recommander un régime fort doux, le choix des viandes blanches, et de préférence encore le régime végétal, la diète lactée, les boissons délayantes, sédatives; défendre le vin pur, le café, le thé, dont l'abus, surtout dans les grandes villes, exerce une influence si nuisible sur les femmes sèches, nerveuses et irritables qui les habitent, qu'il est sans contredit une des principales causes des leucorrhées opiniâtres et des irrégularités menstruelles qu'on y remarque; faire prolonger convenablement le sommeil; prescrire un exercice du corps soutenu, mais proportionné aux forces, le repos de l'esprit et des sens, et surtout de l'imagination, dont la vivacité et les écarts suffisent seuls pour entretenir le trouble et pour balancer tous les avantages du traitement. Il est donc de la plus grande importance de garantir de l'influence orageuse des passions, d'interdire les bals, les spectacles, les lectures des romans, les conversations licencieuses, les tableaux lascifs, qui excitent les sens, allument les désirs; en un mot, il faut éviter toutes les émotions vives, et entretenir soigneusement le calme de l'âme. Il convient aussi, dans ce cas, de combattre l'orgasme utérin et la sensibilité particulière des organes sexuels : on y parvient par des bains tièdes, par des lavemens, qui ont le double avantage de baigner intérieurement ces parties, et de

les débarrasser, en favorisant la liberté du ventre, de l'irritation que la bile intestinale et les excrémens pourraient y entretenir. C'est dans ce cas qu'il convient d'interdire sévèrement l'usage des chaufferettes.

Outre ces règles générales, il se présente encore des indications particulières à remplir, suivant la nature des causes occasionnelles. Ainsi la suppression a-t-elle eu pour cause le froid, l'humidité, la frayeur, un accès de colère ou de jalousie, on se trouvera très-bien des boissons diaphorétiques, des frictions sèches sur les lombes, l'hypogastre, les cuisses; d'autres fois, d'applications émollientes, de demi-bains, de bains de vapeurs; ici, de boissons antispasmodiques, et d'une application de sangsues.

Dans tout ce que nous avons dit sur le traitement, nous nous sommes attachés aux indications que peuvent présenter les causes principales; mais il est des cas où la gravité des accidens exige que l'on dirige contre ces dernières des moyens prompts et énergiques. Le choix de ces moyens doit, comme on le pense, être bien subordonné à la nature des accidens.

Nous avons reconnu que dans beaucoup de suppressions la nature, essentiellement médicatrice, rassemblait ses forces pour triompher elle-même du désordre, et c'est ainsi que s'établissent les évacuations supplémentaires que l'on a désignées sous le nom de *règles déviées*.

Ces évacuations ne sont pas toujours exemptes de grands inconvéniens. Quelquefois, ainsi que nous l'avons observé, le sang se fait jour à travers le parenchyme pulmonaire, et donne lieu à l'hémoptysie; d'autres fois il s'échappe par l'estomac, et sa sortie constitue l'hématémèse. Il peut prendre une infinité d'autres routes, que nous avons déjà signalées; mais on sent que, lorsqu'il tend à s'échapper à travers les poumons ou à travers d'autres organes dont il peut troubler les fonctions, sa direction est on ne peut plus vicieuse, et que même elle ne peut manquer de devenir funeste:

aussi devient-il urgent de la changer. Ces évacuations d'ailleurs ne remplissent jamais le vœu de la nature.

On ne doit pas cependant chercher à les arrêter brusquement, mais on commence par calmer l'irritation, qui appelle sur l'organe supplémentaire la fluxion qui devrait être dirigée sur l'utérus ; tandis que d'un autre côté on cherche, par des moyens plus ou moins énergiques, à l'attirer sur celui-ci.

Quelquefois aussi l'exhalation du sang menstruel est remplacée par l'évacuation d'autres humeurs ; tel qu'un écoulement abondant de fleurs blanches, un dévoiement chronique périodique, des sueurs de même nature, la suppuration d'un vésicatoire, d'un cautère, etc.

Il est le plus souvent bien difficile de juger si ces évacuations remplacent réellement l'évacuation menstruelle, ou si leur existence, en donnant lieu à la faiblesse, n'est pas au contraire la cause de la suppression. Il est au moins présumable que l'un et l'autre cas peuvent se présenter. Dans cette supposition, assez rationnelle, ce me semble, il convient encore, sans chercher à arrêter brusquement ces excrétions, de fortifier ou de calmer les organes qui les fournissent, et d'appeler sur l'utérus les fluxions qui doivent les débarrasser. M. *Maigrier* n'hésite point, il est vrai, à donner le conseil de chercher à supprimer ces évacuations supplémentaires. Il est clair, dit-il (Dictionnaire des sciences médicales, t. 32, p. 381), qu'en détruisant la cause et en favorisant l'énergie utérine, on peut rétablir l'ordre sans inconvéniens ; car, dans le cas de quelque difficulté, il serait facile de rétablir l'évacuation supprimée : mais nous n'osons pas nous ranger de son avis ; il n'est pas bien démontré qu'il serait aussi facile que le pense M. *Maigrier* de rétablir promptement une leucorrhée abondante, un dévoiement ou des sueurs critiques, si, à l'aide d'astringens, de répercussifs, ou d'autres moyens quelconques, on était imprudemment parvenu à les supprimer. Il nous paraît plus sage de respecter ces évacuations, de s'opposer seulement, par des moyens bien entendus, à la faiblesse

qu'elles pourraient produire, soit par des analeptiques, soit par des toniques généraux, soit par des fortifians dirigés spécialement sur les parties qui en sont le siége. Cette marche est surtout indiquée lorsque les femmes sont fatiguées par ces évacuations.

Prognostic. Les différences que présentent dans leur manière d'agir les causes nombreuses de l'aménorrhée; celles qu'offrent, d'un autre côté, les constitutions diverses des personnes qui en sont atteintes, en établissent nécessairement une grande dans le prognostic que l'on doit porter de cette affection.

Elle est en général plus opiniâtre lorsqu'elle est fort ancienne que lorsqu'elle est récente.

Elle est plus fâcheuse lorsqu'elle paraît dépendre d'un trouble intérieur qui a opéré lentement, que lorsqu'elle a été déterminée brusquement par une impression extérieure. En effet, on conçoit que, lorsqu'elle provient d'un accident, d'une impression vive et pour ainsi dire fugitive, il est plus facile de la faire cesser, que lorsqu'une cause interne plus ou moins déguisée, plus ou moins difficile à atteindre, l'a développée graduellement, par suite d'un trouble général que l'aménorrhée elle-même n'a pu que fortifier et accroître.

Elle est fâcheuse encore chez une jeune fille pléthorique ou nerveuse, dans toute sa force et le besoin de la menstruation, que chez une femme plus âgée, peu sanguine, et habituellement peu réglée.

Elle est surtout inquiétante chez une jeune personne lymphatique, débile, mal constituée, déjà atteinte d'embarras, d'engorgemens, d'obstructions, chez laquelle on ne peut que bien faiblement compter sur les efforts de la nature, et encore moins sur les ressources de l'art.

Enfin le mal sera plus grand encore si, chez un sujet constitué d'après le tableau ci-dessus, se joint une prédominance nerveuse, une faiblesse particulière des poumons, et une excitabilité trop forte de

ces organes, qui puissent attirer et faire refluer vers eux les fluxions menstruelles. Aussi voit-on souvent des femmes sèches, nerveuses, à poitrine délicate et irritable, chez lesquelles une disposition particulière, un rhume, un catarrhe, déterminent vers les poumons un centre d'irritation, qui peu à peu prive l'utérus de la somme d'activité nécessaire à la menstruation, et rend le rétablissement de cette évacuation de la plus grande difficulté.

Ce n'est en effet qu'avec beaucoup de peine, et bien rarement, qu'on triomphe d'un tel ordre de choses, et qu'on arrache au tombeau les femmes qui y seraient précipitées, si on ne parvenait pas promptement à le faire cesser.

Quelquefois des suppressions fort anciennes ont été guéries, et le cours ordinaire des menstrues rétabli après d'abondantes évacuations alvines. *Hippocrate* en cite pour exemple l'histoire d'une jeune fille dont les règles étaient supprimées depuis sept ans.

Cessation naturelle. L'époque où commence la menstruation, et celle où elle finit, laissent entre elles un intervalle, renfermé, ainsi que nous l'avons exposé, dans des limites plus ou moins resserrées, selon les climats, les tempéramens, l'éducation et les habitudes.

Dans les climats tempérés, analogues à ceux que nous habitons, les évacuations menstruelles commencent à se supprimer vers l'âge de quarante-cinq à cinquante ans. Chez les personnes saines, fortes, bien constituées et tardivement réglées, elles se prolongent quelquefois au-delà de ce terme. Les personnes faibles, lymphatiques, qui pèchent par défaut d'énergie vitale, ou les personnes nerveuses, chez qui cette énergie s'use vite, ne les conservent pas si long-temps.

Quoi qu'il en soit, dans l'ordre naturel, la cessation de la menstruation arrive peu à peu, d'une manière insensible, et chaque période s'éloigne de plus en plus de celle qui l'a précédée, jusqu'à ce que la disparition soit complète.

Quelquefois aussi, sans qu'on puisse en assigner les véritables causes, les évacuations présentent diverses variations : tantôt elles

reviennent plus souvent que de coutume, d'une manière irrégulière, et en plus ou moins grande quantité ; tantôt, au contraire, elles s'éloignent à de grands intervalles, et paraissent sous la forme de véritables pertes, sans qu'il en résulte d'incommodités graves; et, en général, l'on peut avancer que, quelque importante que soit cette révolution, elle n'est point d'elle-même nécessairement dangereuse

En effet, si, à l'instant où la nature retire à la femme la noble prérogative de la fécondité, tout est favorablement disposé pour le changement qui doit en résulter, si les élémens des fluxions que ne doit plus recevoir l'utérus et l'excès de sensibilité qui l'abandonne sont répartis sur les autres parties dans une proportion régulière et convenable à leurs moyens respectifs, alors la femme peut compter sur une suite d'années exemptes d'infirmités. Mais si, au contraire, une mauvaise constitution, des habitudes vicieuses, des écarts de régime ou des accidens imprévus ont affaibli le jeu des organes, troublé l'harmonie des fonctions et perverti la sensibilité, alors la révolution critique peut inspirer les craintes les plus vives, et l'automne et l'hiver de la vie seront pour la femme un passage difficile, dans lequel les dangers sans cesse menaçans d'infirmités douloureuses formeront son triste cortége.

Combien les femmes de la campagne et toutes celles dont les mœurs et les habitudes sont simples, l'emportent à cette époque sur les citadines et sur les femmes du monde par la bonté de leur constitution, par la régularité avec laquelle s'exécutent chez elles toutes les fonctions, et surtout par l'ordre et le calme qui président à la révolution connue sous le nom d'*âge critique!*

Chez les unes, toutes les sécrétions, se faisant avec facilité, viennent mutuellement et sans secousse au secours les unes des autres, et le changement qu'amène la cessation de la menstruation se trouvant pour ainsi dire supporté par toutes les autres fonctions d'une manière égale et proportionnée à leurs moyens, la révolution s'opère tranquillement et d'une manière insensible; toutes les

altérations organiques et les dérangemens des fonctions qui les suivent sont ainsi prévenues.

Chez les autres, les habitudes vicieuses que font contracter les caprices de la mode, les préjugés du monde, les nombreux écarts dans lesquels la séduction des plaisirs entraîne, impriment de fâcheuses modifications aux organes, dérangent, troublent, arrêtent les sécrétions, concentrent, au préjudice de l'ordre général, la sensibilité sur des parties isolées, et de cet ensemble résulte, à l'époque critique, une foule d'affections diverses inconnues à la femme raisonnable, dont l'économie n'a point été dépravée par les travers des habitudes sociales.

C'est surtout pour assurer le calme de cette époque et l'heureuse terminaison de la révolution qui doit marquer pour elle l'instant du repos qu'il lui importe de s'écarter le moins possible de la simplicité de la nature, et d'observer soigneusement les principes d'une hygiène bien entendue, dont l'oubli ne peut manquer de lui faire courir les plus grands dangers. Quelles que soient cependant et la sagesse de ces principes et l'heureuse efficacité de leur application, il est rare, surtout dans les villes, que les femmes consentent à s'y assujettir ou n'y fassent pas de nombreuses infractions.

Beaucoup de praticiens s'accordent à reconnaître les dangers de cette époque pour les filles célibataires et chastes, et surtout pour les religieuses ; ils fondent leur opinion sur la proportion de la mortalité, qui est plus grande chez elles, de quarante-cinq à cinquante ans, que chez les autres femmes, et en attribuent uniquement la cause à l'engorgement et à l'excès de sensibilité de l'utérus, occasionnés par le défaut d'action et de sommeil prolongé de cet organe. Le fait peut être vrai ; mais n'ont-ils pas trop perdu de vue les causes morales, surtout chez les dernières? Car, en réfléchissant à la position des filles qui, ignorant encore toute la puissance des lois auxquelles la nature les assujettit, se décident, par un zèle aveugle ou par des suggestions intéressées, à prononcer irrévocablement des vœux de chasteté à un âge où les passions commencent à peine

à éclore ; en songeant à la tristesse sombre dans laquelle les jette bientôt l'obligation de renoncer à tous les plaisirs ; forcées même d'user d'expédiens physiques, dont le nénuphar est sans contredit le plus innocent, pour mortifier la chair ; tenues de s'astreindre à des jeûnes rigoureux, qui ne tardent pas à détériorer les facultés physiques et à les prédisposer aux maladies de langueur, n'expliquera-t-on pas mieux les funestes résultats de la vie monastique ? Car il faut avouer, comme le dit M. *Royer-Collard*, que, lorsque le genre de vie est conforme aux lois de l'hygiène, l'action du célibat est bien moins marquée, et n'entraîne pas toujours les funestes effets que quelques auteurs se sont plu à lui attribuer.

Avant de terminer ce dernier paragraphe, nous ne devons pas manquer de faire observer que des suppressions arrivées chez des personnes qui approchent de l'âge critique ont été quelquefois négligées parce qu'elles avaient été mal à propos considérées comme de véritables cessations ; que d'autres fois, au contraire, une cessation définitive a été considérée et imprudemment traitée comme une suppression, sur la provocation imprudente de femmes intéressées par la coquetterie à dissimuler leur âge à elles-mêmes, et qui sous les ruines de leurs attraits conservent encore le vain désir de faire des conquêtes.

Il importe de distinguer ces deux cas essentiellement différens ; les médications qu'ils présentent sont diamétralement opposées, et le medecin qui n'apporterait point ici la plus grande prudence, et chercherait, contre le vœu de la nature, à entretenir une évacuation désormais interdite, ne ferait qu'une tentative téméraire, et ne serait qu'un ministre dangereux.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Senes facillimè jejunium ferunt; secundò ætate consistentes; minimè adolescentes; omnium minimè pueri: ex his autem qui inter ipsos sunt alacriores. *Sect.* 1, *aph.* 13.

II.

His quæ non secundùm rationem levant credere non oportet; neque timere valdè quæ præter rationem prava fiunt. Horum enim multa inconstantia sunt, nec admodùm permanere, neque durare solent. *Sect.* 2, *aph.* 27.

III.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Ibid.*, *aph.* 46.

IV.

Qui solitos labores ferre consueverunt, etiamsi debiles fuerint, aut senes, insuetis, robustis licet et juvenibus, faciliùs ferunt. *Ibid.*, *aph.* 49.

V.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio fit.